

LES MANGEURS DE FEU

LES CAVALIERS NOIRS DE L'OURAL—*Quatrième partie*

Les Chevaliers Noirs

Si l'honnête Gilping n'avait pas eu l'heureuse idée de quitter ses compagnons, il n'eût pu suivre ces derniers dans leur course vertigineuse et eût terminé certainement sa noble carrière avec l'illustre Pacific, dans les tourbillons du khamsin ; et quelque jour, un Tabountchik errant eût rencontré leurs ossements blanchis dans le steppe, sans se douter qu'il avait sous les yeux la dépouille d'un pair d'Angleterre et de son fidèle ami... Mais à quoi bon ces tristes pensées ! Le grand homme a été conservé à la science et à l'admiration de ses contemporains, et nous le verrons bientôt accomplissant un de ces traits d'audace qui lui sont familiers ; comme Orphée jadis, aux accords de sa lyre, apprivoiser les bêtes féroces aux sons de sa clarinette et écoulant son stock de Bibles chez les Kirghises.

Deux jours après, la petite troupe avait atteint le lac de Voronoje, et acceptait, pour prendre un repos bien gagné, l'hospitalité que Tcherni-Chug lui offrait dans son izba.

Le starchine de Voronoje était, on s'en souvient, dévoué corps et âme à Ivanowitch, et il s'était engagé à faire prisonnier le comte d'Entraignes et les gens de sa suite, et à les conduire sous bonne escorte à Iérinoslaw, où ils devaient être jugés pour crime de haute trahison contre la Société des Invisibles ; le prince Westchine ne devait pas être épargné, car après le guet-apens où il l'avait fait tomber dans la maison des Pendus, Ivanowitch savait le sort qui l'attendait s'il ne portait pas les premiers coups.

En passant à Voronoje, le chef des Invisibles avait rassuré Tcherni-Chug sur les causes de la présence des Cavaliers Noirs.

—Ce sont nos alliés, lui avait-il dit, et tu n'as rien à redouter d'eux.

Mais le passeur avait résolu de prétexter de la terreur qu'inspiraient partout les pirates du steppe pour faire fermer, le soir, toutes les issues qui cendaient à l'izba, de façon que les Tabountchik, logés dans les communs, ne pussent venir au secours de leurs maîtres, et au milieu de la nuit, tous les tentements où reposaient le prince, le comte Olivier, le vieux trappeur et le capitaine Rouge, les deux policiers et Laurent, et les faire prisonniers sans qu'ils pussent opposer la moindre résistance.

Ce plan était si simple, qu'il ne pouvait faire moins que de réussir. Pour mieux endormir la vigilance de ses hôtes, Tcherni-Chug donnait un grand repas à l'izba le soir même de leur arrivée, auquel il avait invité les membres du conseil et les gens les plus marquants du mir.

Le prince et Olivier n'avaient pas manqué d'amener la conversation sur les Invisibles, et la réunion d'Iérinoslaw ; aux questions qui lui furent adressées à ce sujet, le passeur répondit avec indifférence :

—Qu'il avait bien entendu parler de ces gens-là et de l'assemblée qu'ils devaient tenir dans les ruines de l'ancien couvent, mais que les sociétés secrètes étaient si nombreuses en Russie, qu'il ne s'était pas plus occupé de celle des Invisibles que des autres, ne faisant, du reste, partie d'aucune.

Puis il avait ajouté, par manière de conclusion :

—Je suis passeur et n'ai pas l'habitude de m'inquiéter des gens qui traversent l'Oural, surtout quand je n'ai pas d'intérêt à connaître leurs projets. Ah ! par exemple, je puis vous annoncer que les Cavaliers Noirs rôdent dans la contrée, et que nous ne saurions prendre trop de précautions ce soir, pour éviter d'être massacrés pendant notre sommeil.

—Sont-ils si redoutables qu'on le dit ? avait demandé le prince.

—On voit bien que vous ne les connaissez pas, Excellence, avait répondu le starchine, en stimulant une frayeur qu'il ne ressentait guère. Ils arrivent à l'improviste au milieu d'un mir, et toujours pendant la nuit, égorgent tout ce qui se présente, hommes, femmes et enfants, et après s'être emparés de tout ce qu'ils trouvent, mettent le feu aux habitations et disparaissent aussi rapidement qu'ils sont venus.

—Que pensez-vous de cet homme, mon cher Olivier ? avait demandé le prince Westchine à Olivier, à la suite de cette conversation.

—Ma foi, avait répondu le jeune homme, il me représente assez bien le type de ces braves maires ruraux, tout confits de leur importance, tyranniques de leurs administrés, mais, en somme, incapables de faire du mal à qui que ce soit.

—Nous sommes en Russie, mon cher comte, et en pleine féodalité ; il n'y a pas de communion d'idées entre les différentes classes, et nulle part le paysan ne courbe plus bas l'échine et ne déguise mieux sa pensée ; pour moi, on ne me sortirait pas de l'esprit que cet homme en sait plus long sur les Invisibles qu'il n'en a voulu dire, et qu'il a moins peur des Cavaliers Noirs qu'il ne l'a fait paraître.

Dépendant, les fourneaux flambaient dans les cuisines, et de nombreux serviteurs étaient occupés aux apprêts du festin.

L'izba de maître Tcherni-Chug avait un tel air de belle humeur et de tranquillité patriarcale, qu'il eût fallu avoir l'esprit bien mal fait pour concevoir le moindre soupçon.

Les Tabountchiks du prince avaient dessellé leurs chevaux et s'étaient

mêlés aux serviteurs de la maison, et de tous côtés s'envolaient de joyeux propos et des éclats de rire sans fin.

Depuis quelques instants, un stranniki rôdait aux alentours de l'izba, passant et repassant devant la porte principale, comme s'il eût voulu attirer l'attention du prince, qui se trouvait en ce moment seul sous la véranda.

Le jeune homme finit par remarquer ce manège ; s'apercevant alors que les regards du prince étaient arrêtés sur lui, le moine mendiant fit un signe pour appeler son attention, et, tirant un petit billet de sa poitrine, le plaça lentement sous une pierre et se dirigea lentement vers la berge de l'Oural, derrière laquelle il ne tarda pas à disparaître.

Intrigué au dernier point, le prince comprit, aux allures du stranniki, que ce billet, qui lui était destiné, contenait sans doute quelque grave révélation, et qu'il devait veiller, en s'en emparant, à ce que personne de l'izba ne s'aperçût de rien.

Il traversa lentement la cour avec l'air indifférent d'un promeneur, franchit la porte, et, protégé par le mur même contre tout regard indiscret, il se baissa rapidement, écarta la pierre et s'empara du billet. Après avoir de nouveau inspecté les alentours, il le déplia et lut ces quelques mots :

“ Ayez toute confiance dans le stranniki qui vous remettra ce papier, il est des nôtres. Agissez avec résolution, nous vous attendons.

“ Signé : MENKO.”

Sans s'attarder à vouloir pénétrer le sens de cette phrase mystérieuse, le prince leva les yeux dans la direction où il avait vu disparaître le moine, et il aperçut une main qui paraissait et disparaissait à travers les hautes herbes qui bordaient les berges du fleuve.

Il n'y avait pas à en douter, c'était un signal !

Le prince descendit vers le fleuve du même pas indifférent.

—Arrêtez-vous là, mon prince, exclama tout à coup une voix que le fit tressaillir, nous sommes bien là pour causer ; ayez l'air de regarder le paysage.

Les herbes et les joncs étaient si épais et si élevés en cette endroit, que le prince ne pouvait apercevoir son interlocuteur.

—Qui es-tu, et que signifie le billet que je viens de lire ? interrogea-t-il.

—Vous pouvez avoir confiance en moi, monseigneur ; depuis plus d'un mois, j'observe la contrée, par l'ordre d'Hatchim-Bachi, répondit le stranniki, et je suis parvenu à surprendre tous les secrets des Invisibles. J'ai vu le chef hier, il vous attend à une demi-journée de marche d'ici, et c'est lui qui m'a remis le billet que j'ai pu vous faire parvenir, afin que vous ayez pleine et entière confiance dans ce que je vais vous dire.

—C'est bien, je t'écoute.

—Tcherni-Chug est un traître, monseigneur ; c'est l'agent le plus dévoué d'Ivanowitch sur l'Oural.

—Je m'en doutais.

—Ce n'est pas sans motif que sous prétexte de vous faire honneur, on vous a séparé de vos hommes, on veut s'emparer de vous sans courir aucun risque ; cette nuit même, pendant votre sommeil, on doit vous faire prisonnier et vous livrer à Ivanowitch.

—Es-tu sûr de ce que tu avances ?

—Par saint Georges, monseigneur, ce que je vous ai dit est la vérité.

—Je te crois, et que me conseilles-tu de faire ?

—Partir, monseigneur, partir tout de suite ; l'izba de Tcherni-Chug, vous avez pu le voir, est une véritable forteresse : au moindre soupçon, toutes les issues seraient fermées, et il vous serait impossible de communiquer avec vos Tabountchiks ; vous auriez, du reste, tous les hommes du mir sur les bras. Le starchine est en ce moment dans le village, à donner ses ordres pour la fête de ce soir ; car on veut vous donner une fête, pour mieux vous tromper... profitez-en pour agir vite. Une fois à cheval et armé, on n'osera plus vous attaquer ; les lancés des gens de Voronoje feraient piètre figure devant vos carabines à répétition.

—Est-ce tout ce que tu as à me dire ?

—Dès que vous aurez réuni votre monde, remontez le fleuve ; vous me trouverez un peu en amont pour vous conduire au camp de Menko.

—Comment te nomme-t-on ?

—Zworsko, mon prince.

—C'est bien, je me souviendrai de toi.

—Hâtez-vous, monseigneur, il n'est que temps. Tcherni-Chug peut revenir du village d'un moment à l'autre.

Le prince entendit alors un bruit de broussailles et de roseaux froissés, et il aperçut le stranniki, qui s'était laissé glisser au bas de la berge, remonter le long du fleuve en courant, le corps courbé en deux.

Le prince revint rapidement à l'izba ; il appela Stenko, et en peu de mots, le mit rapidement au courant de la situation en présence du comte. Il fut décidé qu'on allait partir à l'instant, le vieux Tabountchik se chargeait de faire seller les chevaux sans éveiller l'ombre d'un soupçon parmi les serviteurs de l'izba.

Pendant qu'Olivier allait prévenir tous les siens, afin qu'ils se trouvas-